

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 31

Artikel: Un soir de 1er août
Autor: V.F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-214074>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Albert DUPUIS, succ.
GRAND-ST-JEAN, 26 - LAUSANNE
Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
"PUBLICITAS"
Société Anonyme Suisse de Publicité
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 5 50 ;
six mois, Fr. 3 — Etranger, un an, Fr. 8 20.
ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 3 août 1918. — Un soir de 1^{er} août (V. F.). — Dans le haut pays. — A la victoire, en chantant ! — Pour bien apprendre le français. — Les remèdes de nos ancêtres. — Onna plîcée bin fête (Marc à Louis). — Feuilletton : La Bibliothèque de mon oncle, par Rodolphe Töpffer (suite). — Boutades.

UN SOIR DE 1^{er} AOUT

COMME d'habitude, le soir du 1^{er} août, les Blanc, mari et femme, et leurs voisins Rouge, monsieur, madame et mademoiselle, sitôt après souper, montèrent ensemble au Signal de Sauvabelin pour entendre bourdonner les cloches et voir les feux patriotiques dans les campagnes. Des feux, il n'y en avait pas énormément, cette fois-ci.

— Au prix où est le bois, ça n'est pas étonnant, fit M^{me} Blanc ; les petits boulangers comme nous savent ce qu'il coûte !

— Hélas ! madame, qu'est-ce qui ne coûte pas les yeux de la tête, au jour d'aujourd'hui, dit M. Rouge. Je puis vous en parler savamment, moi qui aligne des chiffres depuis trente-deux ans et demi dans l'administration cantonale. M'en passe-t-il par les mains de ces comptes d'apothicaires ! Ah ! voyez-vous, pour l'Etat la vie est rude aussi. Et les choses iront en empirant jusqu'à la fin de la guerre, c'est-à-dire durant deux années encore.

— Comment ! deux années encore ! s'exclama M. Blanc, mais vous avez vu que, pour la seconde fois, les Allemands ont dû repasser la Marne.

— Simple épisode, mon cher Blanc, simple épisode.

— Significatif, tout de même.

— Significatif tant que vous voudrez, mais non encore décisif. Tenez, vous voyez-là le front de la Manche aux Vosges.

Assis sur un banc, M. Rouge, du bout de sa canne traçait des lignes sur le sol, marquait les positions des Alliés et de leurs adversaires, en se livrant à des considérations de haute stratégie, qui ne paraissaient intéresser que médiocrement ces dames.

— Vos fils sont rentrés en bonne santé du service ? demanda M^{me} Rouge à M^{me} Blanc.

— Mais oui, madame, je vous remercie. A les voir, je ne me figurais pas qu'ils avaient eu la grippe tous les trois.

M^{lle} Rouge, dont les joues étaient devenues rose vif, sursauta légèrement. Dans le quartier, on dit que l'aîné des Blanc lui fait les yeux doux.

— Comment ne pouviez-vous pas savoir qu'ils étaient grippés ? questionna-t-elle avec un étonnement non dissimulé.

— Que voulez-vous, ce sont des cachottiers, et de braves enfants aussi. Ils n'ont pas voulu qu'on nous informât. Nous n'en aurions pas dormi, ils le savaient bien.

— Vous devez être fière d'eux, madame Blanc, dit M^{me} Rouge. S'ils étaient ici, je les embrasserais tous les trois !

Les yeux humides, M^{lle} Rouge avait passé du rose à l'écarlate.

— Qui donc veux-tu embrasser ? demanda à sa femme le comptable de l'administration.

— Trois beaux soldats revenant de la guerre, comme dans la chanson.

Abandonnant ses dessins sur le sable, M. Rouge se fit expliquer cette énigme.

— Eh bien, tu aurais raison, ma chère. Pour ma part, je leur serrerais la main avec beaucoup de plaisir. En attendant, comme le carillon des églises a cessé et que les feux se meurent, si nous allions tous chez nous boire à la santé de ces défenseurs de la patrie ?

— Vous êtes bien honnête, monsieur Rouge, dit M^{me} Blanc, mais vraiment les temps sont trop durs pour se réjouir.

— Ils sont durs surtout pour ceux qui n'ont su rester simples dans leurs habitudes. Mais cela ne nous empêchera pas de vider une bouteille de onze. N'oubliez pas, madame, que nous célébrons aujourd'hui la mémoire des héroïques pères de Schwytz, d'Uri et d'Unterwald. Quels hommes ! madame. Ah ! si nous leur ressemblions un peu plus ! Si l'amour du luxe ne nous faisait pas faire un tas de bêtises !

M^{me} Blanc, se tournant vers son mari :

— Qu'en penses-tu, Adolphe ?... Il commence à se faire tard...

— Il n'est jamais trop tard pour bien faire, et puisqu'il s'agit de boire à Guillaume Tell et à ses amis... Je ne peux jamais me rappeler leurs noms.

— En route donc, fit M. Rouge en se levant.

— Vous ne pourriez pas dire à vos fils de se joindre à nous ? demanda M^{me} Rouge à la boulangère.

La nuit, tout à fait tombée, voilait la silhouette de la ville et des promeneurs et le visage empourpré de M^{lle} Rouge. V. F.

Quand il tonne. — L'autre jour, pendant un violent orage, quelques promeneurs, dames et messieurs, s'étaient réfugiés dans une des bonnes auberges du Jorat. Soudain, un violent coup de tonnerre fait sursauter tout le monde. Les dames poussent des cris d'effroi.

— Heureusement, s'écrie l'une d'elles, encore toute tremblante, que c'est pendant la journée. La nuit, les orages me font une peur affreuse ; je ne puis rester dans mon lit.

— Oh ! moi, réplique un bon paysan, qui buvait paisiblement ses trois décis, quand y tonne, je ne sors jamais de mon lit ; on risque autant dehors que dedans. Et puis, mieux vaut être éclafé de plat que de pointe. — K.

DANS LE HAUT PAYS

Vous êtes-vous jamais demandé, écrivait un jour, un correspondant du *Progrès*, de Château-d'Œx, d'où viennent les noms de lieux de notre pays. Ces noms n'ont pas été donnés au hasard, c'est évident. Que signifient-ils ? Hasardons-nous avec la prudence du serpent dans le domaine de l'étymologie. Il n'est pas de science plus vague et plus incertaine, où les faux-pas soient plus fréquents. Il faut, quand on veut faire de l'étymologie, se rappeler la fa-

meuse histoire de la fontaine des ânes. La voici pour ceux de nos lecteurs qui l'ignorent encore.

Un jour, deux savants, de je ne sais quelle université, découvrirent sur une paroi de rocher, au bord du chemin, l'inscription suivante à demi effacée :

« Hic — Hec — Hem — Inde — Sanes. »

Que pouvait bien signifier cette inscription abracadabrante. Une longue dispute s'ensuivit, à coups de mémoires, de documents, de latin, de grec et de science plus ou moins digeste. L'un y voyait du latin, un autre de l'égyptien, jusqu'à ce que vint un naturel qui leur lut l'inscription à sa façon : « Ici le chemin des ânes ». C'est par là que les ânes allaient boire à la fontaine.

Je me rappelle le *chemin des ânes*, et je ne livre mes réflexions étymologiques à nos lecteurs qu'avec prudence et sans engagement.

Le Rubly me fait souvent penser au chemin des ânes. Les savants ont vu dans son nom une origine latine : *Rubens mons*, le mont rouge ; en effet, souvent le Rubly apparaît tout rouge ; c'est du reste la montagne par excellence de Rougemont. Un beau jour, un sceptique s'est avisé que de certains endroits, de Gessenay, par exemple, le Rubly a absolument la forme d'une carotte et l'on sait que dans le doux dialecte d'outre Vanel, une carotte s'appelle un *Rübli*, comme dans notre patois une *ribble*. Maintenant, faites votre choix : faites du Rubly le Mont rouge, ou faites-en une vulgaire carotte, c'est comme il vous plaira. J'avoue que, pour mon compte, je penche un peu pour la carotte.

Bien souvent, du reste, c'est dans notre patois, plutôt que dans le latin, qu'il faut chercher l'origine des noms de lieux.

Vous connaissez tous la Brigollière et sa bonne eau, fraîche en été, modérée en hiver. Peut-être même en avez-vous bu un jour qu'il faisait bien chaud par le chemin des Poses et que le Lavaux était trop cher pour votre bourse. J'avoue avoir cru longtemps que la Brigollière tirait son nom de la famille Bricolier, aujourd'hui éteinte, mais qui a existé. Pas du tout, m'a dit quelqu'un. Vous êtes dans une erreur grossière. Cherchez dans le patois : un *bregol*, c'est un marais ; la *Bregodère*, cela désigne un endroit marécageux, comme qui dirait la *Pacôtière*. Je dois avouer encore que cette étymologie me paraît beaucoup meilleure que la mienne.

Il y a cependant une étymologie qui vient incontestablement du latin ; on peut en suivre en effet dans les vieux actes les transformations successives : c'est la Sarouche. Ce mot vient du latin *sacca arsa*, la roche brûlée. Cela vous étonne, sans doute. Regardez par un beau soir d'été le *sceux de la Sarouche*, au moment où les derniers rayons du soleil l'embrasent tout entier ; vous comprendrez pourquoi nos judicieux ancêtres, poètes à leurs heures, ont été frappés de ce magnifique spectacle et ont appelé cette muraille : la *roche brûlée*.

La Grelatayre, elle, n'a pas tiré son nom du latin. D'abord, c'est une désignation relativement moderne, qu'on ne trouve pas dans les